

Zeitschrift: Revue internationale d'apiculture
Herausgeber: Edouard Bertrand
Band: 24 (1902)
Heft: 8

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE INTERNATIONALE

D'APICULTURE

S'adresser

pour les communications d'ordre général et l'administration, au *directeur*, M. ED. BERTRAND, 4, rue du Mont-de-Sion, Genève (Suisse), ou, en été, à Nyon, Vaud.

pour tout ce qui concerne la rédaction, au *rédacteur en chef*, M. CRÉPIEUX-JAMIN, 14, rue des Carmes, Rouen (France).

TOME XXIV

N° 8

31 AOUT 1902

CHARLES DADANT

Le 16 juillet dernier, M. Charles Dadant, l'éminent collaborateur de la *Revue Internationale* depuis sa fondation, est mort paisiblement. Il n'a été malade que quelques heures et n'a pas souffert. Il était âgé de 85 ans, étant né en 1817, à Vaux-sous-Aubigny, dans la Marne.

La vie de M. Ch. Dadant peut servir d'exemple : ce fut celle d'un grand honnête homme, d'un infatigable travailleur. Il était extrêmement intelligent et actif, cependant la fortune ne lui sourit pas au début et c'est ce qui ennoblit son existence. Nous nous désintéressons vite des succès faciles ; les choses qui marchent toutes seules sont des expériences peu concluantes, sans moralité, mais la lutte entre le talent et la détresse excite toujours notre intérêt. Lorsqu'on arrive, comme M. Ch. Dadant, à la fortune et à la gloire après avoir vaincu tous les obstacles, en suivant toujours la grande route de l'honneur, on force l'admiration, on fait vibrer les âmes, on s'élève au rang des héros.

* * *

M. Ch. Dadant était le fils d'un médecin de campagne sans fortune. Il fit ses études au collège de Langres et n'était pas parmi les forts en thème. Par contre, il avait un goût prononcé pour les mathématiques et pour les sciences en général.

Il n'avait que dix ans quand il visita un rucher pour la première fois. Il a spirituellement raconté cet épisode de sa vie dans la *Revue* (janvier 1885) (1). C'était le curé du village des Roches, où exerçait son père, qui réalisait le désir exprimé par le petit Dadant. Il avait trouvé dans la bibliothèque paternelle les *Nouvelles Observations*,

(1) Consulter aussi dans la *Revue Internationale* les années 1883, nos de mai et septembre, 1885, mars, mai, juillet, 1891, février et 1893, août.

de Huber, et le *Manuel*, de Lombard, et sa petite imagination avait beaucoup travaillé là-dessus. Il avait lu et relu ces ouvrages en se promettant plus tard de recommencer les expériences de Huber, ou d'en faire d'analogues. Le curé lui donna un essaim, mais une trombe tomba sur le canton, l'inondation envahit le jardin où les abeilles étaient placées et toutes périrent.

Pendant dix ans M. Dadant ne s'occupa plus des abeilles. Il termina ses études, entra comme employé dans une maison de commerce de draperies et de rouenneries en gros et se fit grandement estimer par son patron, qui plus tard le prit pour associé.

Il avait vingt ans quand il vit des enfants occupés à tailler dans le bois mort d'un tilleul creux pour atteindre le miel d'une colonie d'abeilles qui y était logée. Des morceaux de couvain étaient répandus ça et là. Les gamins avaient chassé les abeilles en allumant des débris de bois mort; ils avaient taillé dans les rayons et réussi à se partager le miel. Quant aux abeilles, elles s'étaient rassemblées sous une branche morte, à quelque douze pieds au-dessus du sol. Il sentit son cœur se serrer à l'idée que ces pauvres insectes étaient voués à une mort certaine et il résolut de les sauver.

Quand il fut en possession de son essaim, il alla vite acheter quelques ouvrages sur l'apiculture, car il avait égaré ceux qu'il possédait autrefois et se fit construire des ruches à hausses. Mais sa seconde tentative d'apiculture ne fut pas plus heureuse ni plus longue que la première. Un voisin dont la femme et l'enfant avaient été piqués donna, un jour d'hiver, quelques grands coups dans les ruches; elles furent retournées, la neige pénétra dans les rayons et malgré tous les soins imaginables toutes les abeilles moururent bientôt.

Il semblait que M. Dadant ne dût plus jamais s'occuper d'apiculture, mais comme il le disait lui-même, aimant à citer Fourrier, les attractions sont proportionnelles aux destinées. En visitant une exposition à Paris, dix ans plus tard, en 1849, il fit la rencontre de M. Debeauvoys qui venait de publier son ouvrage sur l'apiculture. Celui-ci mit la plus grande complaisance à lui expliquer ses inventions et M. Dadant, revenu à Langres, ne cessa pas de penser à la ruche Debeauvoys et de faire des projets. Bientôt il fabriqua lui-même deux ruches, puis cinq autres. Les sept colonies étaient fortes et bien approvisionnées pour l'hiver, mais la saison présenta une anomalie extraordinaire: il fit si chaud que les seigles commencèrent à faire leurs épis en janvier. Et puis en avril un grand orage accompagné de grêle et suivi de neige anéantit toute la végétation. La gelée dura huit jours sans dégel. Le couvain fut tué en majeure partie et la disette survint. Les occupations de M. Ch. Dadant l'empêchèrent de porter secours à ses abeilles et sa troisième tentative

s'arrêta là. Mais avant de parler de la quatrième, qui fut heureuse et décisive, il faut retourner en arrière.

* * *

Un des employés de la maison où M. Dadant travaillait lui-même avait une sœur. Elle était la première de sa classe et s'intéressait beaucoup à la conversation de M. Ch. Dadant qui aimait à lui parler de sciences. Ces entretiens se renouvelèrent et créèrent bientôt entre les deux enfants, — il avait 18 ans et elle 13 — une sorte d'intimité. Ils s'occupaient aussi de questions sociales, et la fillette écoutait, étonnée d'abord, puis persuadée, l'exposé des théories de Fourier. Il lui racontait, par exemple, que Ch. Fourier était fils d'un marchand de draps de Besançon. Un jour son père vantait à un curé un drap pour soutane, quand son fils, âgé de 12 ans, lui dit : « Mais papa, tu te trompes. Ce n'est pas ce drap-là qui est bon, c'est l'autre. Tu as dit à maman qu'il était brûlé par la teinture. » La vente fut manquée et Charles reçut une correction.

Quelques années après, tandis qu'il était employé à Marseille chez un armateur, son patron, qui avait en rade trois vaisseaux chargés de riz, attendait que le prix en fut plus élevé. Le peuple français mourait positivement de faim. Le riz s'échauffa et fut jeté à l'eau.

M. Ch. Dadant ajoutait : Que la société est donc mal organisée ! Le père de Fourier, qui est certainement un honnête homme, est forcé de vendre comme bon un article qu'il sait être mauvais et son patron, qui est riche, laisse mourir les gens de faim pour augmenter sa fortune. N'y aurait-il pas un moyen de remédier à un tel état de choses ?

Alors la petite fille se prenait à aimer ce jeune garçon généreux, qui comprenait si bien ces conflits cruels entre la justice et l'intérêt.

Quand M. Ch. Dadant fut devenu l'associé de son patron, il fit demander en mariage la sœur de son camarade et il l'obtint.

M. Ch. Dadant avait déjà gagné beaucoup d'argent, son avenir semblait assuré ; il rêvait de se retirer à la campagne quelques années après, assez riche pour pouvoir se livrer complètement à son goût pour l'horticulture et les abeilles, lorsque la Révolution de 1848 éclata. Il venait d'acheter pour 140,000 francs de marchandises. Le prix en baissa de 30 % et quelques faillites de ses clients augmentèrent ses pertes. Les années suivantes ne donnèrent pas de profits. Enfin, quand on construisit le chemin de fer de Paris à Mulhouse, on le fit passer à deux kilomètres au bas de Langres. Et ce fut la fin. Le prix des maisons baissa de 75 pour cent ! M. Ch. Dadant dut liquider son commerce. Sa femme et lui n'arrivèrent à payer tout ce qu'ils devaient qu'en abandonnant entièrement leur avoir.

On aurait pu croire, peu d'années avant, que la voie de M. Ch. Dadant était immuablement tracée? Sa vie commençait seulement.

* * *

L'occasion, pour M. Ch. Dadant, de montrer qu'il était un caractère lui était tragiquement offerte. Il m'a raconté ce qu'il fit alors dans une lettre dont je détache ce qui suit : « Dans l'impossibilité de revenir à flot je partis pour les Etats-Unis laissant ma pauvre femme ruinée en lui disant que je lui écrirais de venir me rejoindre dès que j'aurais trouvé le moyen de gagner ma vie.

« Leurs parents étant morts, sa sœur lui offrit de lui prêter un peu d'argent et la prit avec elle.

« Sept mois après mon départ elles arrivaient toutes les deux avec mes enfants et je les reçus dans une maison faite de troncs d'arbres et garnie de meubles achetés chez des brocanteurs. Quand ma pauvre femme fut dans mes bras je vis des larmes dans ses yeux. Ne crains rien, lui dis-je, je saurai bien trouver le moyen de vous empêcher de mourir de faim. — En qui aurais-je confiance, me répondit-elle, si ce n'est en toi? Et depuis, me voyant réussir, elle m'a dit vingt fois: Ah! j'avais bien raison d'avoir confiance en toi. Elle était fière de mes succès. »

Il s'était installé à Hamilton, dans l'Illinois, et commença par apprendre l'anglais. Son goût pour l'apiculture lui revint d'une manière foudroyante en lisant dans un journal qu'un apiculteur nommé Quinby avait récolté 22,000 livres de miel. Il n'avait pas dix francs dans sa poche et dépensait la moitié de cette somme pour acheter l'ouvrage de Quinby. Obsédé par sa passion renaissante pour les abeilles et ne sachant comment s'y prendre pour se constituer un rucher, il démolit le plancher de son grenier pour se faire des ruches. Il en fabriqua 32.

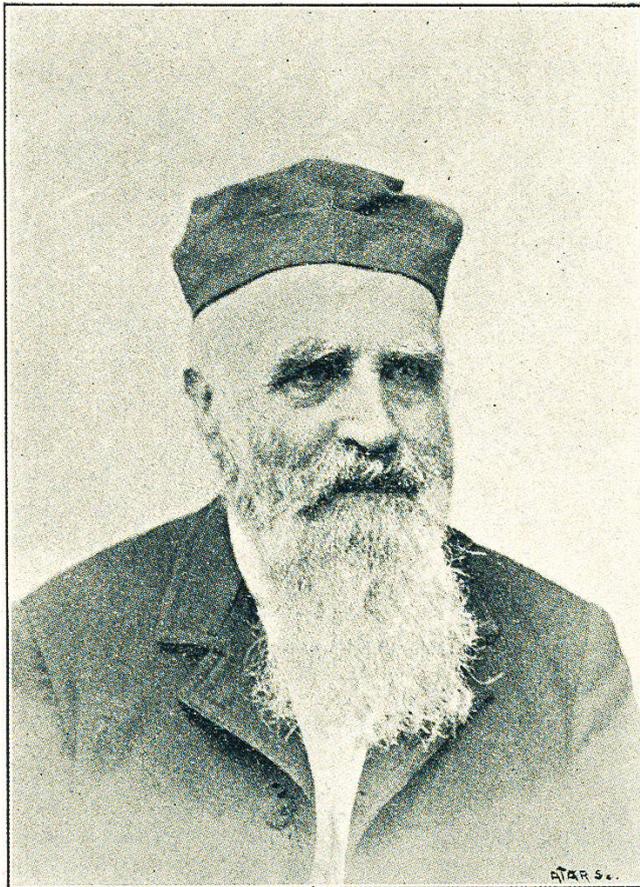
O lecteurs de la *Revue Internationale*, lequel d'entre vous a jamais brûlé d'un pareil feu sacré pour les abeilles?

* * *

Dès lors, ce fut une chose décidée, M. Ch. Dadant allait demander à l'apiculture le pain quotidien. A peine avait-il pris cette détermination que son esprit observateur lui inspirait des expériences de toutes sortes. On peut dire qu'il étudia tout, qu'il essaya tout.

D'abord les questions de race sollicitèrent son attention. Il estimait fort les abeilles italiennes.

Ayant acheté au printemps neuf colonies d'abeilles communes logées en rayons fixes, il les transvasa. Puis, comme il avait à sa



CHARLES DADANT

1817-1902

disposition cinq reines italiennes il italianisa les cinq colonies les plus faibles, remettant à l'automne l'introduction de reines italiennes dans les quatre plus fortes. L'année fut mauvaise. Lors de la mise en hivernage il trouva que les quatre fortes colonies communes manquaient de provisions, tandis que les cinq faibles auxquelles il avait donné des reines italiennes avaient assez de miel pour fournir aux premières leurs provisions d'hiver. Cette constatation, jointe à d'autres analogues, le décidèrent à devenir importateur de reines italiennes.

Ses premiers essais ne réussirent pas, mais il n'était pas homme à se décourager. Une dame lui ayant proposé d'aller en Italie, à ses frais, pour lui rapporter des reines, il fit avec elle un contrat d'association et partit. Hélas ! on ignorait à ce moment-là quelques-unes des conditions pour le succès d'une telle entreprise et, d'ailleurs, les voyages étaient beaucoup plus longs qu'aujourd'hui. L'expédition fit cependant ses frais et fut très profitable au point de vue expérimental. Par la suite, M. Ch. Dadant fit d'autres essais heureux, s'entendit avec un intelligent apiculteur italien, M. Fiorini, et ne cessa plus de faire très fructueusement l'importation des reines italiennes.

Pendant ce temps, M. Ch. Dadant se mettait en relation avec les apiculteurs les plus célèbres des Etats-Unis et se faisait rapidement estimer par ses correspondants à cause de la finesse de ses observations et de son ardente initiative. Il comparait les diverses sortes de ruches, perfectionnait à plusieurs reprises celle de Langstroth qui venait de découvrir le plafond mobile et commençait à écrire dans les journaux apicoles. Il était devenu tout à la fois l'un des plus grands producteurs de miel des Etats-Unis et un des premiers fournisseurs d'articles d'apiculture. Maintenant il avait une expérience consommée et désireux de faire profiter son pays natal de son savoir il entreprit de vulgariser en France le mode de culture qui lui avait déjà donné aux Etats-Unis une large aisance et une grande réputation.

* * *

Le premier journal auquel il s'adressa fut l'*Apiculteur*, de Paris. Mais il avait compté sans son directeur, homme très expérimenté et remarquable à bien des égards, mais mal préparé à une évolution quelconque. M. Ch. Dadant fut traité sans ménagements dans la presse apicole, souvent même accablé d'injures. Il était le pionnier de la première heure, il dérangeait la tranquillité des pontifes parce qu'il introduisait des idées nouvelles. Il ne faut pas oublier que ses luttes dans la presse ont avancé de vingt ans le progrès de l'apiculture en Europe ; malgré l'éclat de ses œuvres et de ses découvertes c'est là un de ses titres de gloire les plus certains.

Le *Journal des Fermes et des Châteaux* inséra cependant ses articles, puis le *Bulletin de la Gironde*, la *Culture*, etc.

En 1874, il publia son *Cours d'Apiculture*, un petit chef-d'œuvre de clarté et de science qui le plaça d'un seul coup au rang des meilleurs auteurs.

Lorsque M. Ed. Bertrand fonda la *Revue Internationale*, M. Ch. Dadant fut un de ses premiers collaborateurs. Ils étaient bien faits pour s'entendre ces deux hommes de haute conscience, de parfaite probité scientifique, travaillant noblement et de la façon la plus désintéressée à répandre des méthodes fécondes, se passionnant pour l'idée en respectant toujours les personnalités et imposant ainsi à tous une attitude digne jusque dans les plus vives polémiques.

Aussi la collaboration de M. Ch. Dadant fut pendant longtemps la plus importante du journal et elle ne cessa que le jour où l'âge le força à prendre sa retraite. Il aimait beaucoup la *Revue* et m'a souvent exprimé le plaisir qu'il avait à la recevoir ; il reconnaissait volontiers que s'il avait travaillé à sa prospérité elle le lui avait bien rendu en vulgarisant son œuvre dans l'Europe entière.

En 1881, il publia en collaboration avec son fils Camille, une brochure intitulée : *Récolte et Extraction du Miel*, dans laquelle il plaidait la cause du miel extrait. C'est lui qui comprit le premier aux Etats-Unis l'intérêt qu'il y avait à l'utilisation complète et intensive de l'extracteur. Auparavant, on considérait le miel coulé comme de seconde qualité ; il mit en relief la facilité qu'on avait, au contraire, pour obtenir des miels de premier choix en se servant de l'extracteur en temps voulu.

Toujours le premier dans la voie du progrès, il fut aux Etats-Unis l'un des initiateurs de la cire gaufrée. Dès 1878, grâce à sa fabrication très soignée, cette nouvelle branche de ses affaires prit une extension incroyable. En quelques années, la production de la maison atteignait 70,000 livres par an et depuis elle a encore augmenté.

En 1889, il publia l'ouvrage de Langstroth, *L'Abeille et la Ruche*, qu'il remania complètement. Cet ouvrage, dont les premières éditions remontaient à 1852, 1857 et 1859, n'était plus à la hauteur des progrès réalisés mais il avait de si excellentes qualités que M. Ch. Dadant ne recula pas devant la lourde charge de le compléter. En réalité il en tripla l'importance et l'intérêt. Aujourd'hui *L'Abeille et la Ruche* est considéré comme le plus important de tous les ouvrages d'apiculture.

La traduction française faite en collaboration avec M. Ed. Bertrand, a été publiée par les soins de notre cher directeur. C'est un monument qu'on ne refera pas de sitôt et qui réunit glorieusement les trois noms de MM. Langstroth, Dadant et Bertrand.

Dès lors M. Charles Dadant put jouir du résultat de ses travaux. Son nom était connu dans le monde entier, tant à cause de ses ouvrages et de son industrie que par sa ruche.

Evidemment tout est perfectible, mais la ruche Dadant semble actuellement le modèle le plus parfait que nous possédions. Tout porte à croire qu'il deviendra le type fondamental de l'apiculture intensive ; il est de plus en plus répandu dans tous les pays.

Entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, M. Ch. Dadant vivait heureux. L'esprit de la maison était à la fois sérieux et charmant. On n'y connaissait ni l'amertume, ni la haine, ni la jalousie. Aussi lorsque M. Root, l'éditeur des *Gleanings*, alla visiter M. Ch. Dadant avec les membres de l'Association des Apiculteurs Américains, il s'exprimait ainsi dans son compte rendu :

« En arrivant chez les Dadant, nous mîmes pied à terre et fûmes invités à nous rendre partout où cela nous ferait plaisir.

« M. C.-P. Dadant me dit qu'il n'avait pas de secrets et bien que je représente, à ce que je crois, son plus formidable rival en affaires, il me fit voir très aimablement et sans rien omettre tous les détails de leur industrie ; et avant que je l'oublie je tiens à dire qu'ils ont tout organisé à un haut degré de perfection. Chaque opération ou méthode semble avoir été l'objet d'une étude approfondie, sous le rapport de l'économie du temps aussi bien que du travail ».

Les années s'écoulèrent heureuses. Tous les étés, M. et M^{me} Dadant allaient passer six semaines dans le Nord pour éviter le pollen d'herbes qui flottait dans l'air et leur donnait la fièvre de foin. Et puis on revenait joyeusement à la maison où tout était souriant.

* * *

En 1895 madame Dadant fut emportée par une maladie d'estomac. Ce fut pour son mari un coup terrible dont il ne put jamais prendre son parti. Dans toutes les lettres qu'il m'a écrites, il y est parlé de sa chère femme. Quelques extraits montreront mieux qu'aucune appréciation quel ménage de braves gens c'était.

« Sa mort m'a vieilli de dix ans ; je ne passe pas un jour sans la regretter. Sa perte est mon seul chagrin car je vis avec mon fils et mes petits-enfants. La femme de Camille est aussi bonne pour moi que si j'étais son père. Jamais, pendant vingt-cinq ans, un mot ou le moindre désaccord n'ont troublé l'harmonie entre les deux femmes. »

« Je suis émerveillé de voir que votre science indique toutes les qualités de ma chère femme d'après son écriture. En effet, elle était soigneuse et réfléchie. Elle avait un esprit clair, de la droiture, de l'altruisme. Elle était estimée et aimée de tous ceux qui la connaissaient, toujours prête à rendre service. Je ne l'ai jamais entendue

critiquer qui que ce fût ; au contraire, elle cherchait toujours à excuser ceux qu'on blâmait. Elle était simple et modeste comme vous le dites. C'est elle qui a enseigné aux cinq enfants de mon fils à lire et à écrire en français. »

Quelques mois avant sa mort il m'écrivait encore :

« Voyez, mon cher ami, je vous demande pardon de toutes mes lamentations ; je compte sur votre affection sincère pour m'excuser mais je ne puis pas me distraire de la pensée de ma femme. J'ai eu beaucoup de plaisir à lire votre livre et cela m'a fait une diversion ; eh bien ! tout en vous lisant je pensais au plaisir que perdait ma bien-aimée. Songez que notre amour réciproque a duré près de soixante ans et que nous avons été mariés pendant quarante-huit ans sans que l'amour que nous avons l'un pour l'autre ait diminué. Nous étions toujours ensemble. Notre chambre s'ouvrait sur l'office. J'y apportais notre correspondance, j'écrivais près d'elle ; une table à ouvrage nous séparait. Et quand je recevais une lettre d'éloges elle était plus heureuse et plus fière que moi... »

* * *

Le 18 juillet dernier la longue route d'Hamilton était sillonnée de voitures emportant une foule de gens qui allaient rendre les devoirs au vénérable et grand apiculteur. La pluie tombait à torrents, toutes les rivières débordaient. Il semblait que la nature s'associât au deuil qui frappait non seulement l'honorable famille de M. Ch. Dadant, mais encore le pays tout entier.....

Que M. C.-P. Dadant, le digne continueur de son père et par la science et par le caractère, sache bien, ainsi que sa famille, que la Rédaction de la *Revue Internationale* et ses milliers de lecteurs, s'associent à son deuil.

J. CRÉPIEUX-JAMIN.

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

SEPTEMBRE

La première décade de juillet nous a favorisés encore d'une bonne petite récolte, mais depuis là les journées qui nous apportent des déficits se suivent avec une persistance désespérante. De forts orages éclatent presque chaque jour et cette tension électrique, qui existe constamment dans l'air, empêche la sécrétion du nectar dans les fleurs nombreuses qui émaillent encore nos campagnes. Malgré cela nos populations se sont bien maintenues, le couvain est dans la plupart des ruches très nombreux, ce qui augure bien pour l'hiver-

nage. Mais les provisions diminuent à vue d'œil (les ruches sur balance indiquent des déficits journaliers de 200 à 700 grammes) et c'est le moment de compléter les réserves d'hiver. Le miel qui se trouve dans le corps des ruches est d'excellente qualité et si nous ne lésinons pas en apportant le complément de sirop de sucre nos abeilles seront cet hiver on ne peut mieux. Avant de nourrir il est bon de serrer nos populations sur les rayons qu'elles doivent occuper pendant l'hiver, sans cela elles éparpillent le sirop dans toute la ruche. On élimine les rayons qui ont trop de cellules de mâles, ainsi que les bâtisses sur feuilles gaufrées non terminées ; les rayons qui ont déjà eu du couvain ne sont pas seulement plus chauds pour l'hivernage, mais au printemps la reine y pond aussi plus vite que dans les rayons vierges.

On évalue la quantité de miel que la ruche possède en se basant sur la donnée que 3 décimètres carrés de rayons en contiennent, les deux faces comprises, à peu près 1 kg. ; ce qui manque est donné en sirop de sucre sur lequel les abeilles hivernent parfaitement. Chaque ruche a besoin, de septembre à fin avril, de 12 à 18 kg. et il est toujours prudent de donner plutôt trop que pas assez. On nourrit par fortes doses, 2 ou 3 litres sont facilement portés dans les rayons en une nuit par une bonne colonie.

Cette année, les essaims sont venus généralement fort tard et l'essaimage a continué pendant tout le mois de juillet et même en août ; la station de Bramois en a eu un le 31 juillet de 4 kg. 200 gr. et nous-mêmes nous avons trouvé hier, 15 août, une jolie grappe de 1 ½ kg. environ, suspendue à une branche de sapin ! Ces jeunes souches ont naturellement peu de valeur en elles-mêmes ; mais nous les conservons comme des nucléus pour avoir au besoin des reines de remplacement.

Les ruches qui ont essaimé devraient maintenant de nouveau avoir de la ponte si elles doivent hiverner. Il est souvent arrivé cette année qu'avec le dernier essaim secondaire toutes les jeunes reines sont sorties (le mauvais temps les avait retenues trop longtemps) et la ruche est alors restée orpheline. Les colonies qui sont dans ce cas doivent naturellement être réunies à d'autres ; les abeilles qui s'y trouvent encore sont vieilles pour la plupart et peu nombreuses ; elles accepteraient difficilement une reine et celle-ci ne pourrait d'ailleurs plus créer une population capable de supporter les rigueurs de l'hiver. Què le novice se garde de vouloir guérir une ruche pareille en septembre par l'introduction d'une reine de valeur ; il y perdrait son temps et son argent.

Les guêpes commencent à inquiéter nos abeilles ; elles s'introduisent partout où les portes ne sont pas bien gardées, comme c'est le cas dans les ruchées un peu faibles. Il est nécessaire de rétrécir les

trous de vol et de suspendre dans le rucher une bouteille contenant un peu de vinaigre; là les méchantes bêtes y sont prises sans pouvoir en sortir.

Belmont, le 16 août 1902.

Ulr. GUBLER.

LETTRE DES ETATS-UNIS

Sécheresse et inondations

Cher Monsieur Bertrand,

Depuis que je vous ai écrit pour vous annoncer la mort de mon père, nous avons été très occupés, de sorte que j'ai remis de jour en jour une plus longue lettre.....

La récolte de l'année 1902 est jusqu'à présent presque nulle. La Californie, qui est le pays du miel par excellence, n'a pas eu la quantité normale de pluies pendant l'hiver. C'est là-dessus qu'est basée sa récolte. Beaucoup de pluie, beaucoup de récolte. Peu de pluie, peu de récolte.

Le Colorado et les autres Etats des montagnes semblent avoir une récolte passable. Elle n'est pas encore arrivée à son terme. Nous en pourrons reparler plus sciemment en septembre. Il faut vous dire que le Congrès national des Apiculteurs Américains aura lieu cette année à Denver, la capitale du Colorado, et je me propose d'y être. J'espère pouvoir vous faire un rapport détaillé non seulement du Congrès, mais aussi de la perspective apicole, à mon retour ici. Le Colorado est rempli d'hommes très avancés et tient un rang honorable parmi les Etats de la fédération.

Quant à la vallée du Mississipi, nous avons eu trop de pluies. L'an dernier il a fait une sécheresse exceptionnelle, mais depuis le mois d'avril nous n'avons que de la pluie. Les champs sont remplis de plantes mellifères et si le temps nous donne un peu de répit nous ferons encore une récolte monstre, malgré le retard apporté à la miellée. C'est la première fois, de mémoire d'homme, que le Mississipi soit sorti de son lit en juillet. Aussi les dégâts sont terribles. Je vous ai envoyé il y a quelques jours un numéro du *Chicago Record* dans lequel on fait un tableau détaillé des dégâts commis par l'inondation. Ce ne sont pas des maisons ni des villages, mais des fermes florissantes et couvertes d'une végétation des plus luxuriantes qui sont la proie des grandes eaux. Le Mississipi au pied des collines couvre les terrains plats qui l'entourent. A vingt-cinq milles d'ici il a atteint une largeur d'environ 12 milles, s'étendant du pied des coteaux de l'Illinois au pied des coteaux du Missouri. Les terrains

ainsi couverts sont habituellement les meilleurs pour la récolte du maïs et pour la production du miel. Ordinairement les inondations du Mississipi ont lieu en mars, avril et mai. Puis, après l'écoulement des eaux, ces terrains se trouvent à sec et ne peuvent être comparés qu'à ceux du Nil, qui après chaque crue, produisent si abondamment les oignons succulents de l'Égypte. Ce sont des récoltes extraordinaires dues non seulement à la fertilité du sol accrue chaque année par le limon déposé, mais augmentée par la chaleur sénégalienne qui envahit le pays. Eh bien, cette année, il faudra se contenter des récoltes des collines, car les maïs, les blés de toute beauté qui couvraient ces plaines immenses sont absolument détruits par l'eau envahissante. L'inondation diminue aujourd'hui, les eaux baissent rapidement, mais malheureusement nous sommes aux derniers jours de juillet et le seul résultat de la baisse sera une évaporation rapide des eaux marécageuses et une épidémie plus probable de fièvres intermittentes (ague, malaria), sur tous ceux qui vivent à proximité des terrains inondés. Heureusement, nous en sommes à une certaine distance.

Somme toute, la récolte des Etats-Unis, en miel, sera probablement au-dessous de la moyenne, quoique nous espérons ici une assez belle récolte de fleurs d'automne telles que les différentes espèces de polygonées, les asters, etc.

C.-P. DADANT.

REVUE ANALYTIQUE DES JOURNAUX D'APICULTURE

Un chasse-abeilles original. *W. D. French. (Pacific Bee Journal.)*— Une manière de faire un chasse-abeilles bon marché et qui, selon M. French, réussit à merveille, c'est de percer un certain nombre de trous dans le plafond de la ruche, planchettes ou toile cirée, et de border ces trous de crins de cheval dépassant légèrement en dessous. Les trous doivent être faits d'environ 7 à 8 millimètres de diamètre.

L'hivernage en cave. *E.-R. Root. (Gleanings).* — C'est une question qui n'est pas près d'être résolue que celle de l'hivernage en cave. Cette méthode a, pour le moment, de grands partisans et d'acharnés détracteurs. En Europe on ne l'emploie presque pas mais il est bon de suivre les expériences qui se font continuellement là-dessus aux Etats-Unis.

M. Root recommande aux apiculteurs qui hivernent leurs ruches en cave de les sortir pour leur faire prendre l'air le matin d'un beau

jour pour les rentrer de nouveau le soir, au milieu de l'hiver. Il dit seulement qu'il est nécessaire que les ruches soient remises chacune sur la place qu'elle occupait précédemment.

A propos de grandes récoltes. *E.-R. Root. (Gleanings).* — M. Root racontant un voyage en Californie dit que malgré les récoltes prodigieuses que font les apiculteurs californiens, il est probable que tout compte fait ils n'obtiennent pas plus que la moyenne annuelle d'un rucher de l'Ohio ou de l'Illinois, parce que les récoltes de la Californie sont très irrégulières.

Un Rucher modèle. *L.-P. Prieur. (Revue Eclectique).* — Il s'agit du rucher de M. J. Couterel, au rucher de Pusocq (Lot-et-Garonne). Il est toujours intéressant de visiter un rucher modèle ; on y apprend toujours les mêmes choses très simples, mais qui à cause de cette simplicité même, très impérieuse, ne sont pas faciles pour la plupart des gens, indisciplinés, aventureux et orgueilleux. M. Couterel a des populations très fortes ; il favorise principalement le développement du couvain au printemps de façon à avoir d'innombrables butineuses qui, dès la première heure, partiront en campagne ; il se rend compte de la marche de la miellée à l'aide d'une ruche sur bascule ; enfin il habite un pays très mellifère. Résultats de l'année dernière : une ruche a donné 132 kilos 800, quatre autres ont donné 117, 116, 111, 106 kilos. 20 ruches ont donné 1600 kilos. Nos félicitations.

La Phacélie. *M. Léger. (Le Rucher Belge).* — Toutes les Revues allemandes recommandent fortement la culture de la phacélie ; elle vient bien dans tous les terrains, donne un fourrage vert très recherché par le bétail, est une plante mellifère par excellence, car sa floraison dure au delà d'un mois ; de plus la semence, très recherchée, se vend de 150 à 180 francs le quintal et comme un hectare peut donner de 10 à 12 quintaux, elle fournit un beau revenu. Elle convient aussi comme engrais vert et est bien meilleur marché que la lupuline, tout en donnant le même résultat.

M. Léger a fait des essais avec cette plante et il en a été totalement satisfait. Les abeilles travaillaient avec une ardeur incroyable sur les fleurs, du matin au soir. C'est à son avis une plante mellifère de premier rang.

De l'essaimage. *Devauchelle. (L'Apiculteur).* — M. Devauchelle termine son importante étude sur l'essaimage. Parmi les considérations qu'il développe, citons celle sur la place qu'il convient de donner aux essaims. Les essaims naturels peuvent être placés où l'apiculteur le veut, tandis que l'essaim artificiel doit être mis à la place de la souche ou tout à côté. « Cela se comprend fort bien, lorsqu'on se rend compte des mœurs des abeilles. En effet, les jeunes abeilles

qui commencent à sortir pour prendre leur vol font d'abord plusieurs circuits pour prendre connaissance des lieux et reconnaître leur habitation ; il en est de même pour les adultes dans les sorties qui suivent les longues réclusions hivernales. Mais les abeilles adultes qui vont à la picorée, ayant déjà la connaissance de leur logis, partent directement sans plus de façon pour la plaine et reviennent de même ; c'est à tel point que, si la ruche est changée de place doucement et sans secousses, toutes les abeilles adultes reviennent à leur emplacement et, sans retrouver leur ruche placée à quelques mètres plus loin, elles se jettent, au péril de leur vie, dans les ruches voisines.

« C'est pour cela que l'essaïm artificiel doit être mis à la place de la souche quand on agit par permutation, et tout à côté pour l'essaimage sans permutation. L'essaïm artificiel, en effet, étant fait contre la volonté de la colonie, les abeilles n'y sont nullement préparées, et elles gardent leur tendance absolue à revenir à leur emplacement. L'essaïm naturel lui, étant un acte résolu par la colonie, peut être placé où l'on veut ».

Le logement du miel. *D^r Reisser. (Nahhla).* — Les plus commodes et les moins chers des bidons, d'après le *D^r Reisser*, sont les bidons à pétrole vides qu'on trouve dans le commerce à très bas prix. Mais il importe d'en enlever l'odeur. Pour cela deux manières se présentent, selon que les vases servent à la maturation du miel ou bien sont destinés à faire voyager le produit. Dans le premier cas on enlève tout le fond supérieur ; on flambe l'intérieur au moyen de chiffons de papier, puis on rince à grande eau. Dans le second cas on n'enlève pas le fond du bidon, on se contente du trou d'environ 5 centimètres de diamètre par lequel on avait versé le pétrole. Il ne peut plus être question d'user du feu pour le nettoyage, les vapeurs de l'essence feraient sauter le vase. *M. Feuillebois* affranchit ses bidons avec de la lessive bouillante et à défaut de lessive avec des cristaux de soude. Un kilo de cristaux lui suffit pour nettoyer une dizaine d'estagnons.

J. CRÉPIEUX-JAMIN.

LEVURES SÉLECTIONNÉES ET MOUTS STÉRILISÉS

Nous avons déjà parlé dans la *Revue* des travaux de *M. Rosentiehl*, le célèbre chimiste, sur la fermentation des vins. Ils sont d'une extrême importance, non seulement pour les viticulteurs, mais aussi pour les apiculteurs. Si les récoltes de miel augmentaient encore beaucoup, nul doute que la fabrication de l'hydromel ne se développât rapidement. Il faudrait cependant pouvoir livrer des hydromels sensiblement égaux, de bon goût et clairs.

Nous avons déjà dit qu'il était indispensable, pour réussir à coup

sûr, de bouillir le moût et de l'ensemencer avec des levures sélectionnées. Oui, mais il y a bien des manières d'opérer. Beaucoup d'apiculteurs qui ont suivi le conseil, déclarent que le résultat a été un vin clair, très alcoolique, franc de goût mais d'une telle platitude qu'on aurait dit presque un mélange d'alcool et d'eau.

M. Rosenstiehl, lui, a découvert un procédé de chauffage et d'ensemencement qui donne des résultats admirables. C'est une révolution dans l'industrie vinicole. En attendant qu'il nous explique son procédé il fait des démonstrations et fournit la preuve de son efficacité. Chaque année il ensemence une importante vendange, et même plusieurs, et fait constater les résultats obtenus par une commission de dégustateurs choisis parmi les négociants les plus experts et les plus honorables de Paris.

Par exemple, le 10 mars 1902, deux lots de vins ont été soumis à l'appréciation du jury. Le premier était formé de quatre qualités de vins obtenus en 1899 au château de Juliéna. On avait opéré sur 105,000 k. de vendanges qui ont été traitées en 6 jours. M. Ch. Blanc, propriétaire actuel d'une partie de ces vins, a assisté aux opérations de Juliéna. Il a suivi les vins dans leur développement successif, d'abord dans les caves du château, puis, intéressé par leur allure si différente de celle des vins témoins, il les a fait transporter à Paris afin de pouvoir mieux les observer. Il possède non seulement les vins traités par M. Rosenstiehl, mais aussi les témoins de ces mêmes vins, opération par opération, de sorte que l'on trouve réunis, dans ses caves, à Bercy, des documents authentiques qui permettent de se rendre compte des résultats obtenus.

Le deuxième lot est composé de vins conservés en bouteilles depuis trois ans. Ce sont des vins de 1898, dit M. Desmoulins, secrétaire-rapporteur de la commission, faits au château de Dracy, qui offrent, à un point de vue spécial, un intérêt tout particulier. Ils ont été préparés à l'arrière-saison, qui, cette année-là, a été fort pluvieuse. Les raisins remis à M. Rosenstiehl pour l'essai de son procédé de vinification se composaient d'un lot de Gamay et d'un lot de Pinot, l'un et l'autre totalement moisissés, au point que les grains de raisin disparaissaient sous l'épais duvet gris qui les recouvrait. Eh bien, la commission a été unanime à déclarer que ce vin n'avait en aucune façon le goût de pourri et, sans posséder les grandes qualités des crus dont provenaient les levures employées, ils ont un bon bouquet, de la finesse et même une certaine élégance.

Il a été reconnu que dans tous les cas où le procédé de M. Rosenstiehl avait été employé, le vin témoin était inférieur au vin traité par la chauffe et ensemencé avec des levures sélectionnées.

Ce résultat est constaté chaque année, à propos de chaque expérience, mais ce qui donnait un grand intérêt à la réunion du jury de

mars dernier c'est qu'il devait être répondu à la préoccupation de la commission de 1899 qui disait : « Reste à savoir si la supériorité actuelle des vins levurés se reconnaîtra dans la suite, c'est-à-dire si elle se maintiendra avec le vieillissement des vins. « Si le bouquet communiqué aux vins par les ferments sélectionnés, loin de disparaître avec l'âge, se développait en même temps que lui, ainsi que cela a lieu dans la marche progressive des bons vins, il est bien évident que cette plus-value commerciale, obtenue par la méthode de M. Rosenstiehl, s'affirmerait d'une façon encore plus positive. ».

Or, il a été constaté que le bouquet de ces vins s'est conservé et s'est développé conformément aux prévisions du savant chimiste. Puisque M. Rosenstiehl a découvert la méthode parfaite du traitement des vins de raisins, nous pouvons nous attendre à ce qu'il l'applique aux moûts de miel. Nous lui avons adressé une requête à ce sujet et tout fait espérer qu'elle sera prise en considération.

Comme résultat théorique, M. Rosenstiehl conclut de ses expériences que les levures, mais non toutes les levures, ne se bornent pas à faire fermenter le sucre, mais elles agissent sur une substance non encore isolée, anthophore, contenue seulement dans les cépages nobles, sans doute différente pour chacun d'eux ; cette substance existe aussi bien dans le raisin mûri dans les expositions peu favorisées que dans les expositions de choix, et elle résiste dans une certaine mesure à la moisissure.

« En conséquence, ajoute-t-il, ce qui caractérise les climats de vigne des grands crûs, c'est moins la qualité du raisin qu'on y récolte que celle de la levure qui y croît spontanément sur ces raisins ».

J. CRÉPIEUX-JAMIN.

LA CIRE D'ABEILLES, SES FALSIFICATIONS, MOYENS PRATIQUES DE LES RECONNAITRE

La cire d'abeilles étant un produit assez rare, propre à de nombreux usages médicaux et industriels, des spéculateurs sans vergogne se sont ingénies à la falsifier. La fraude est arrivée à la perfection, si ce mot peut s'appliquer à une industrie aussi louche.

Il importe donc d'étudier les moyens pratiques, à la portée de tous, de déceler avec certitude l'addition de matières étrangères à la cire, vendue toujours comme « *Cire pure d'abeilles* ».

La falsification est toujours dangereuse aujourd'hui ; l'apiculture rationnelle ne produisant plus ou presque plus de cire, ce qui contribue à faire donner à la culture de l'abeille en ruches à cadres la dénomination justifiée d'Apiculture Rationnelle.

L'apiculteur rend aux abeilles, sous forme de feuilles gaufrées, la cire provenant des vieux rayons qu'il a fondus. Ces feuilles servent de fondation aux bâtisses.

Mais l'abeille n'acceptera de continuer la bâtisse amorcée que si la plaque de cire est véritablement en *cire pure*.

Combien de jeunes apiculteurs mobilistes ont dû de véritables déboires à la mauvaise qualité des fondations qu'ils avaient achetées et payées comme naturelles, alors qu'elles n'étaient qu'un mélange hétéroclite de produits variés n'ayant de la cire que l'apparence trompeuse ?

Quelquefois, le fraudeur incorpore à la cire une certaine quantité de suif. Cette falsification, lorsqu'elle est pratiquée dans la proportion de 35 % au moins, peut en général être découverte en mâchant une petite quantité de cire, qui doit donner au palais un goût aromatique très agréable ; ce goût est toujours masqué quand la cire a été suiffée ; dans ce cas, on perçoit très bien le goût *sui generis* de cet adjuvant.

Une autre falsification, très couramment opérée, consiste à mélanger la cire d'abeilles de *cire de Myrica*.

Le « *Myrica Cerifera* » est un arbre très commun de la Louisiane dont les baies, bouillies dans l'eau, fournissent une cire verte et cassante. Purifiée ensuite par l'eau bouillante et l'alcool, cette cire végétale devient jaune verdâtre.

Quand on pétrit entre les doigts une boulette de cire d'abeilles falsifiée avec la *Myrica*, elle laisse sur les doigts des petits grumeaux adhérents.

La fraude peut également être reconnue par la fusion : la cire d'abeilles fondant à 62°, la *Myrica* à 47°5. C'est le procédé le plus simple et le plus à la portée de tous les apiculteurs.

Procédé par la rigidité. — On peut aussi opérer par la rigidité en ayant soin de prendre des feuilles ayant même poids pour surfaces égales.

Prendre plusieurs feuilles gaufrées de différents fabricants, mais de mêmes poids et dimensions, les poser en leur milieu sur un support quelconque, un verre à pied par exemple. Ces feuilles fléchiront sur les bords d'une manière inégale, et il est évident que la cire la plus pure sera celle qui conservera le mieux sa rigidité pendant l'expérience, toutes conditions égales d'ailleurs.

Analyse chimique

L'analyse chimique de la cire exigeant un matériel compliqué, nous n'en parlerons que pour mémoire. Notons cependant que l'addition de suif est décelée par la production de l'acide sébacique (produit de la décomposition du suif) obtenu par la distillation sèche.

Traitée par la lessive des savonniers, la cire doit se saponifier complètement.

Voici cependant un *moyen facile de reconnaître* si la cire est exempte de résine, suif, huile, cire végétale ou du Japon, etc., publiée par M. Max Scarcez, à Lessines.

On prend 1 gramme de cire que l'on chauffe jusqu'à ébullition avec 10 grammes d'eau et 3 grammes de carbonate de soude, on laisse refroidir.

Si la cire est pure elle surnage et le liquide est resté incolore. Si, au contraire elle est falsifiée, il se produit dans ces conditions une émulsion plus ou moins liquide. On peut, à l'aide de ce procédé, reconnaître une addition de 5 % de matière étrangère.

(*Progrès Apicole* de mars 1898).

Cire blanche ou cire vierge

Employée en apiculture pour la fabrication des feuilles gaufrées destinées à la production des sections.

On obtient un blanchiment naturel de la cire d'abeilles en étendant sur l'herbe, au soleil et à la rosée, des rubans ou lanières de cire, présentant une grande surface et une faible épaisseur. Ces rubans sont fabriqués en coulant la cire sur un cylindre de bois, tournant lentement sur son axe et plongeant en partie dans l'eau froide pour empêcher la cire d'adhérer au bois.

La cire blanche, ainsi obtenue, est plus sèche et plus friable que la cire jaune. Quand le blanchiment est parfait, on coule la cire blanche, en attendant sa fabrication en rayons gaufrés (fusion 70°).

On a essayé de blanchir la cire avec du chlore et du chlorure de chaux, mais il se forme des produits de substitution chlorés solides, qui sont mélangés à la cire et donnent naissance à de l'acide chlorhydrique quand on fait brûler la cire à vérifier.

D'autres fois, la cire blanche est falsifiée avec de l'acide stéarique (servant à la fabrication des bougies). Il est très facile de déceler cette fraude à l'aide de l'alcool bouillant.

Dans une éprouvette en verre, on porte à l'ébullition une petite quantité d'alcool dans lequel nage une boulette de la cire à analyser. L'acide stéarique se dissoudra et cristallisera par le refroidissement, tandis que la cire, qui est très peu soluble dans l'alcool bouillant, restera presque intacte.

La cire est insoluble dans l'eau, mais soluble en toutes proportions dans les essences. Cette propriété sert à déceler la falsification consistant à incorporer à la cire *jusqu'à la moitié de son poids de fécule*.

Faire dissoudre à froid une petite quantité de la cire à analyser dans une éprouvette contenant un peu d'essence de térébenthine ; la cire fondra et la fécule restera indissoute au fond de l'éprouvette.

Essai de la cire par la benzine

Un moyen très simple, à la portée de tous pour essayer un échantillon, consiste à prendre deux petites boules : l'une, de cire pure, provenant de bâtisses construites sans cire gaufrée, l'autre, de l'échantillon. On place ces boulettes dans deux tubes remplis de benzine, on les bouche. La cire pure se dissoudra complètement en agitant de temps en temps, tandis que la cire falsifiée laissera des morceaux indissous, ou incomplètement attaqués par la benzine.

Voici, d'après le bulletin de la Société d'Apiculture de l'Aube (1896) la méthode la plus simple de toutes celles qui donnent un résultat certain. Ce procédé est dû à M. Armand Gaille, pharmacien.

Le matériel nécessaire à l'analyse consiste en un petit entonnoir en verre, quelques éprouvettes pouvant contenir chacune environ 50 centimètres cubes ($\frac{1}{2}$ décilitre), quelques petits filtres en papier, du papier de tournesol rouge, un petit flacon d'ammoniaque liquide, de l'essence de térébenthine, et enfin de l'alcool à 90 ou 95 degrés. Le tout peut revenir à 2 ou 3 francs.

1^o *Essai du poids spécifique.* — On mélange dans un verre ordinaire un peu d'alcool avec deux parties d'eau. On jette dans le mélange un petit morceau de cire (de la valeur d'un gros pois) dont on connaît le poids absolu ; on le reprend, on le presse tout mouillé à plusieurs reprises entre les doigts, afin de chasser les bulles d'air de la masse, et on le remet dans le liquide. On ajoute ensuite, peu à peu, en remuant constamment, de l'eau, jusqu'à ce que le morceau de cire flotte sans tomber au fond ni atteindre la surface, si ce n'est avec une grande lenteur. Prenant alors un morceau de la cire à analyser, on le place dans le liquide, après l'avoir pressé comme il est dit ci-dessus ; s'il tombe au fond du verre avec quelque rapidité, ou s'il remonte assez vivement à la surface lorsqu'on l'enfonce, la cire est évidemment falsifiée. Si ce morceau de cire suspecte se comporte au contraire comme de la cire pure, il peut être exempt de tout mélange, mais on ne saurait l'affirmer qu'après avoir fait les essais suivants.

En effet, si le falsificateur a eu soin de prendre des substances plus légères et d'autres plus pesantes que la cire, le produit peut parfaitement avoir le même poids spécifique que la cire la plus pure.

Solution dans l'essence de térébenthine

On place dans une éprouvette un morceau gros comme une petite noisette de la cire suspecte, on y verse trois ou quatre doigts d'essence et on chauffe légèrement sur une flamme à esprit de vin. Si la solution est incomplète, fortement troublée, s'il se fait un dépôt, la cire est falsifiée, car l'essence doit dissoudre complètement la cire pure.

Essai chimique

Dans une éprouvette en verre, on fait bouillir pendant quelques minutes la valeur *d'un très petit pois* de cire suspecte avec $\frac{1}{4}$ de décilitre d'alcool, environ la moitié de l'éprouvette ; on se sert pour cela d'une flamme de lampe à alcool.

On laisse refroidir pendant $\frac{1}{2}$ heure au moins, puis on filtre. Au liquide filtré, on ajoute un volume égal d'eau et un petit papier de tournesol qu'on aura bleui en le trempant dans l'ammoniaque et qu'on aura ensuite à moitié séché en le pressant fortement entre deux feuilles de buvard propre. On agite le tout ; si au bout d'une quinzaine de minutes le liquide est resté presque limpide et si le papier de tournesol n'a pas repris sa couleur rouge primitive, la cire est pure (dans le cas où elle aurait subi victorieusement l'épreuve du poids spécifique et celle de la térébenthine).

Dans le cas contraire il y a falsification. Il ne faudrait toutefois pas tenir compte d'un léger changement de couleur du papier ou d'une opalescence du liquide, qui se manifeste généralement même lorsque la cire est pure.

Cette méthode d'analyse de la cire est, comme on peut en juger, d'une extrême simplicité. Les résultats obtenus sont très concluants. Ce procédé a le mérite d'être à la portée des moins experts, et point n'est besoin d'être chimiste pour pouvoir vérifier soi-même avec certitude la qualité des cires fournies.

Puisse ce petit mémoire être de quelque utilité à mes confrères en apiculture ; je m'estimerai largement récompensé en pensant avoir contribué pour ma faible part à l'éclaircissement d'une question aussi importante que celle des falsifications de la cire.

HENRI FAVIER.

(*Le Progrès Apicole*).

UNE COLONIE EXTRAORDINAIRE

Une chose absolument phénoménale, et qui semble entièrement en contradiction avec les mœurs des abeilles telles que nous les connaissons, vient d'être constatée chez M. Eugène Médart, le dévoué président de la Section d'Esneux.

Il s'agit d'une ruche ayant *trois* mères, régulièrement fécondées, pondant toutes trois !

La présence de deux reines dans une même colonie a été relevée plusieurs fois déjà et par des apiculteurs de différents pays. Nous avons relaté ce cas ici-même il y a quelques années, après l'avoir observé chez le frère de M. Eugène Médart (M. H. Médart, président de notre Section d'Ouffet et l'un de nos décorés d'hier.) Mais nous croyons que c'est bien la première fois que, chez la gent abeille, il soit question « du proverbial ménage à trois » !

Quelques détails sont indispensables pour bien faire connaître cette ruche à nos lecteurs :

Vers le milieu de l'automne dernier, M. Médart constata que l'une de ses colonies était orpheline. Comme son rucher se compose en majeure partie d'italiennes et qu'il se trouve à merveille de cette race étrangère, il écrivit aussitôt à son fournisseur italien pour lui demander une reine, qui ne tarda guère d'arriver.

Il s'empressa de procéder à l'introduction de cette dernière, en employant, comme cage d'introduction, la cage de voyage. Au bout de 48 heures la toile métallique était remplacée par un gâteau vierge, rempli de sirop, conformément au procédé que nous décrivons dans notre *Guide pratique de l'apiculteur*. Ajoutons que cette méthode a toujours pleinement réussi à M. Médart.

La reine fut-elle acceptée ? Le résultat final semble le démontrer, et cependant, malgré plusieurs visites, aucune trace de couvain ne put être constatée avant l'hiver.

Au printemps, alors que les reines des autres colonies avaient commencé leur ponte depuis longtemps déjà, celle de la ruche qui nous occupe n'avait pas pondu un œuf, et, de plus, restait introuvable lors des visites. C'est ce qui fit supposer à M. Médart qu'elle n'avait pas été acceptée. Aussi,

au mois d'avril, écrivit-il pour se faire adresser une nouvelle reine italienne.

Celle-ci fut introduite comme la précédente, et, comme pour elle aussi... l'opération donna un résultat négatif ! Des visites furent faites et renouvelées ; le propriétaire du rucher ne rencontra jamais la moindre trace de couvain. Quant à la reine, impossible de la découvrir jamais.

Cette situation irrégulière se prolongea jusque fin-mai.

A cette époque, comme on était à la veille de la récolte, M. Médart pensa avec raison que cette colonie ne pouvait pas rester improductive. La laisser plus longtemps encore sans reine c'était la ruine à bref délai. D'un autre côté, après deux tentatives infructueuses et étant donné le coût élevé des reines italiennes au printemps, il y avait lieu de réfléchir avant d'en commander une troisième. Aussi M. Médart opina-t-il pour une autre solution.

Il choisit la colonie la plus faible de son apier — une colonie italienne logée sur cadres de Layens — et il la réunit à son orpheline. La ruche prospéra bientôt et ne tarda guère à occuper tous les cadres. Le 10 juillet, — pour la première fois — elle fut visitée de fond en comble. Quel ne fut pas l'étonnement de M. Médart d'y découvrir, au lieu d'une qu'il croyait rencontrer, trois reines, italiennes toutes trois, et occupant chacune un siège bien déterminé. Le nombre des cadres de couvain s'élevait à dix-sept !

A vrai dire, il n'y avait pas entre les groupes de solution de continuité mais il était visible que le couvain diminuait après chaque série de cadres occupés par une reine.

L'une des trois reines fut enlevée, avec les cadres de couvain qui lui appartenaient, et alla constituer un essaim dans une ruche nouvelle ; quant aux deux autres, elles furent laissées dans leur demeure, où, comme par le passé, elles vivent côte à côte, et font régner entre elles les rapports de bon voisinage qui sont la caractéristique des gens de haute éducation.

(*L'Abeille et sa Culture*).

LÉON TOMBU.

LE TILLEUL ARGENTÉ

J'ai remarqué dans la *Revue* que certaines personnes prétendaient que le tilleul argenté était néfaste pour les abeilles. Plusieurs arbres de cette essence se trouvant dans le voisinage de mes ruches (une vingtaine environ), j'ai pu me rendre compte que les abeilles y butinaient abondamment et semblaient avoir une certaine prédilection pour les fleurs de cet arbre ; dès le matin on y entendait un fort bourdonnement qui se prolongeait toute la journée. Jamais je n'ai eu à constater que les abeilles étaient mortes dessous, pas plus que dans le voisinage des ruches.

Mon opinion est donc que loin de leur être nuisible, le tilleul argenté est au contraire favorable aux abeilles. Votre bien dévoué

A. RIOLLAND.

Richetin (Indre), 18 juillet.

SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Résultat des pesées de nos ruches sur balance en juillet 1902

STATIONS	Système de ruches	Force de la colonie	Augmentation nette		Date
			Gr.	Gr.	
Bramois..... Valais	Dadant	moyenne	7.200	1.500	1 juillet
Chamoson..... »	D.	»	—1.700	1.100	4 »
Ecône..... »	D.	bonne	4.600	1.300	7 »
Mollens..... »	D.-Blatt	—	—	—	—
Bulle..... Fribourg	Layens	moyenne	3.300	800	8 »
La Sonnaz..... »	D.	»	4.000	—	—
La Plaine..... Genève	Layens	bonne	2.200	1.000	16 »
Baulmes..... Vaud	D.-Blatt	moyenne	16.500	4.900	7 »
Bournens..... »	D.	bonne	—1.000	800	29 »
Correvon..... »	D.	moyenne	800	300	6, 29, 30
Panex-sr-Ollon..... »	D.	bonne	3.600	1.500	5† »
Préverenges..... »	D.	moyen. faible	3.700	700	26 »
St-Prex a) R. t. au N. »	D.	bonne	2.100	600	25 »
b) R. t. au S. »	D.	très bonne	6.200	1.000	26 »
c) R. t. à l'E. »	D.	faible	1.200	500	14 »
d) R. t. à l'O. »	D.	bonne	3.100	500	26 »
Vuibroye..... »	D.-Blatt	moyenne	900	600	6 »
Belmont..... Neuchâtel	D.	»	11.600	5.500	6 »
Buttes..... »	D.	bonne	31.400	4.250	5 »
Coffrane..... »	D.	»	7.100	2.600	3 »
Côte aux Fées... »	D.	»	4.850	1.300	4††
Couvet..... »	D.	moyenne	9.400	3.000	3 »
St-Aubin..... »	D.-Blatt	bon. moyen.	700	1.000	7 »
Les Ponts..... »	D.-Blatt	—	—	—	—
Cormoret..... Jura bernois	D.	moyenne	12.200	2.700	3 »
Tavannes..... »	D.-Blatt	bon. moyen.	4.850	1.700	1 »

St-Aubin, en juin, avait une augmentation nette de 13.150 grammes.

Les Sections sont priées de bien vouloir communiquer au plus tôt, à M. Gubler, président, le résultat de leurs délibérations sur l'examen de la question de l'assurance contre les accidents pouvant survenir à la suite de piqûres d'abeilles reçues par les personnes et les animaux ; elles sont également invitées à se prononcer sur l'opportunité d'ajouter un article aux statuts de la Société rendant l'abonnement à la *Revue* obligatoire pour tous les sociétaires, comme cela était autrefois.

† A essaimé deux fois.

†† Deux essaims, le 1 et le 6.

LES ABEILLES CAUCASIENNES

Nyon, le 14 août 1902

Bien cher Maître,

Nos abeilles caucasiennes ont fort bien hiverné. Elles ont commencé la ponte passablement plus tard que les autres, à tel point que nous aurions pu les croire orphelines, mais elles se sont ensuite bien rattrapées en la soutenant beaucoup plus régulièrement que dans la plupart de nos colonies. En effet, ensuite des séries de jours froids dont nous avons été gratifiés ce printemps et plus spécialement aux mois de mai et juin, la ponte avait cessé dans nos ruchées alors qu'elle avait à peine diminué chez nos Caucasiennes. Les populations se sont maintenues très régulièrement fortes ; les abeilles en sont d'une extrême douceur et ne s'agitent pas comme celles des autres races.

En ce qui concerne leur défense contre les pillardes et contre la fausse-teigne, nous n'avons pas fait d'observations spéciales.

Nous avons eu un essaim sur trois colonies mères.

Au point de vue du rendement, nous ne pouvons encore dire ce que les Caucasiennes peuvent faire chez nous, l'année apicole ayant été très mauvaise dans notre région. Dans certains de nos ruchers nous n'avons pu faire aucune récolte et il a même fallu nourrir les colonies au mois de mai. Si donc les Caucasiennes nous ont paru un peu moins actives, nous pouvons aussi bien en attribuer la cause au fait du manque de récolte qu'à celui des essais comparatifs auxquels nous nous sommes livrés sur leur compte en leur faisant surtout élever des reines.

Dès que nous pourrons porter un jugement basé sur des expériences faites dans une année normale et sur une plus grande échelle, nous vous tiendrons au courant.

Veillez agréer, bien cher Maître, nos plus affectueux souvenirs.

LÉON SAUTTER et PIERRE ODIER.

L'APICULTURE AU CONCOURS RÉGIONAL DE MONS

Du 5 au 13 juillet a eu lieu le Concours agricole de Mons. L'apiculture y était très brillamment représentée. C'est un grand succès pour la *Fédération apicole du Hainaut*, de l'avis de tous les journaux du pays.

Le Progrès apicole donne le palmarès de la section apicole et la liste des récompenses remplit trois pages de texte ; c'est dire l'importance de cette exposition. Sur une centaine de mètres de longueur des tables et des cloisons parfaitement garnies de ruches, de produits

et de tableaux, formaient un très joli coup d'œil. Les miels présentés étaient de toute beauté. Les pâtisseries, les conserves au miel, les hydromels obtinrent autant de succès que les ruchettes d'observation. Tous les accessoires de l'apiculture, outillage et procédés d'enseignement étaient soigneusement présentés.

Enfin succès sur toute la ligne.

QUESTIONS ET RÉPONSES

C. R. Côte-aux-Fées, Neuchâtel. — Mes abeilles sortent de la ruche une quantité de couvain en parfait état, soit blanc, soit coloré et encore en vie. Elles ont commencé par les bourdons, ensuite elles ont sorti des ouvrières. Quelle est la cause de cette mortalité et quel remède pourrait-on appliquer pour arrêter cela ? Une simple gelée blanche n'en serait-elle pas la cause ?

Réponse : Il y a divers cas où les abeilles sortent le couvain : 1° Quand la fausse teigne a fait ravages ; dans ce cas, souvent les nymphes sont déjà colorées. 2° Quand le temps devient défavorable au moment de l'élevage des mâles ; le couvain sorti est alors du couvain de mâles de différents âges. 3° Quand les vivres manquent ; mais, dans ce cas, les abeilles ne sortent pas le couvain operculé (et déjà coloré). 4° Enfin, un brusque retour de froid peut provoquer une contraction du groupe et le couvain abandonné, quel que soit son âge, doit être expulsé dès que la température permet aux abeilles de sortir. C'est peut-être votre cas, mais le mal est fait.

On désire vendre à d. conditions très modérées 17 années de la **Revue Internationale** de 1883 à 1900 incl., sauf 1896. **M. Meylan**, Martheray, 34, Lausanne.

ÉTABLISSEMENT D'APICULTURE

FABRIQUE DE RUCHES

J. PAINTARD, « Les Ruchettes », près Vandœuvres (Genève)

Ruches Dadant-Modifiée, Dadant, Layens

CADRES, SECTIONS, CADRES A SECTIONS, etc.

Envoi du Catalogue sur demande

CONSTRUCTION FACILE DES RUCHES A CADRES

de TOUS SYSTÈMES au moyen des instruments inventés ou perfectionnés par

DAUSSY, menuisier-apiculteur, à **BLANGY-TRONVILLE** (Somme)

permettant à tous les apiculteurs de construire leurs ruches

Ruches et instruments d'apiculture

Renseignements et catalogue envoyés franco sur demande affranchie

1^{er} prix avec félicitations du Jury

au Concours d'Amiens pour instruments spéciaux inventés et fabriqués par lui.

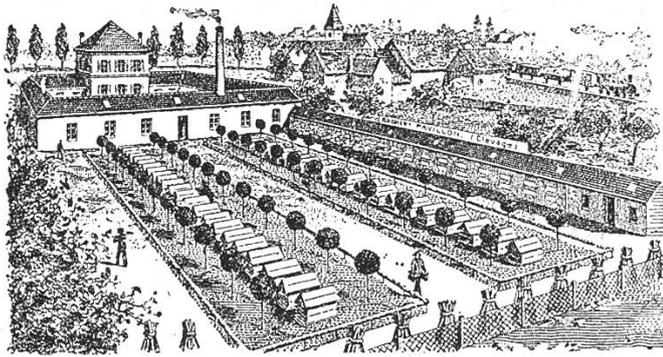
Samuel FARRON, menuisier, Tavannes (Jura bernois)

Médaille d'Argent, Exposition Cantonale Bernoise, à Thoune

Fabrique de Ruches Dadant et Dadant-Modifiées (Dadant-Blatt)

Ruches de tout système sur commande, cadres, ruchettes, etc.

Prix modérés



USINE

à

vapeur

Le plus grand Etablissement d'Apiculture

E. PALICE & C^{ie}

Neuville-Pailloux (Indre)

Tous les articles les plus perfectionnés et les plus soignés pour la bonne culture des abeilles

CIRES, MIELS, HYDROMELS, LIQUEURS
MÉLINITE

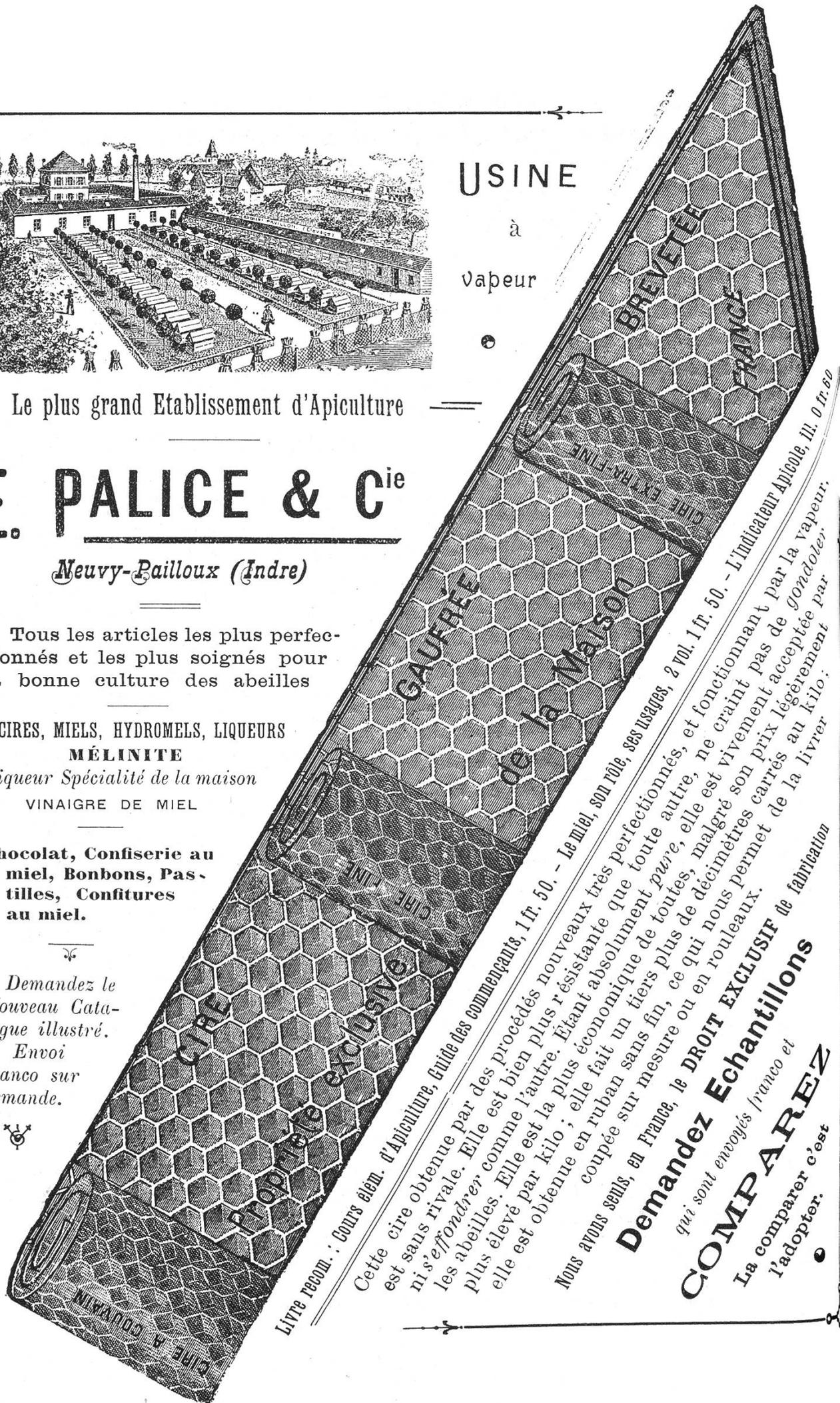
Liqueur Spécialité de la maison

VINAIGRE DE MIEL

Chocolat, Confiserie au miel, Bonbons, Pastilles, Confitures au miel.

Demandez le Nouveau Catalogue illustré.

Envoi franco sur demande.



Livre recom. : Cours élém. d'Apiculture, Guide des commençants, 1 fr. 50. - Le miel, son rôle, ses usages, 2 Vol. 1 fr. 50. - L'Indicateur Apicole, III. 0 fr. 50

Cette cire obtenue par des procédés nouveaux très perfectionnés, et fonctionnant par la vapeur, est sans rivale. Elle est bien plus résistante que toute autre, ne craint pas de gondoler, ni s'effondrer, comme l'autre. Elle est la plus économique de toutes, malgré son prix légèrement accepté par les abeilles. Elle est plus élevée par kilo ; elle fait un tiers plus de décimètres carrés au kilo ; elle est obtenue en ruban sans fin, ce qui nous permet de la livrer coupée sur mesure ou en rouleaux.

Nous avons seuls, en France, le DROIT EXCLUSIF de fabrication

Demandez Echantillons
qui sont envoyés franco et

COMPAREZ
La comparer c'est l'adopter.